

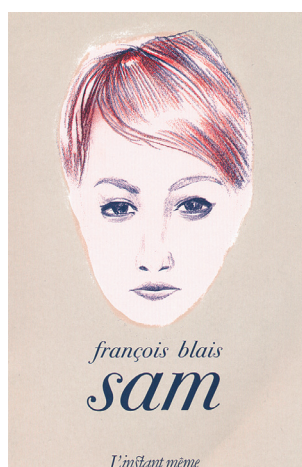
# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1<sup>ER</sup> ET DIMANCHE 2 MARS 2014



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

## La nonchalance de François Blais



CATHERINE LALONDE

**U**ne boîte de beaux vieux livres, des introuvables québécois — *Le journal* de Marie Bashkirtseff, les *Œuvres complètes* d'Octave Crémazie, du Laure Conan première édition, etc. — glanés pour une bouchée de pain lors d'une vente de déménagement, pique la curiosité du narrateur de *Sam*, le nouveau roman de François Blais. Mais c'est un extrait du journal intime d'une fille inconnue, glissé au fond du carton, qui captera son attention. Jusqu'à l'obséder. Rendu amoureux soudain par ces mots, il annote le journal de cette Sam de ses notes d'enquête pour la retrouver. Récit gigogne, chant où le très quotidien, l'ordinaire, «*les flâneries web*» et les réflexions pertinentes et farfelues s'entrecroisent, ici avec des mots tirés de l'anglais, de la novlangue facebookienne, ou là par un usage de l'imparfait du subjonctif, *Sam* montre une habileté littéraire sous une grande nonchalance, emplie d'ironie et d'autodérision. On retrouve ce qui devient, depuis *Iphigénie en haute-ville* (L'Instant même, 2006), la signature — les détracteurs diront la recette — de François Blais.

L'auteur l'a écrit dans son huitième roman : «*Il faut que je vous avoue aussi que je suis très mauvais en entrevue. (Imaginez votre pire entrevue, mettez ça au carré).*» *Le Devoir* a donc proposé un entretien courriel à François Blais. Questions-réponses, littéralement à tu et à toi.

**Il y a dans tes écrits une nonchalance, un je-m'en-foutisme — posture ou attitude réelle? — qui laisse percer juste ce qu'il faut pour ne pas passer pour un con. Est-ce que tu sais pourquoi tu joues sur cette corde?**

Pour des gens de ma génération [l'auteur a la quarantaine, NDLR], c'est mission impossible que de départager la part de posture et de réel dans nos attitudes. Le deuxième degré est devenu comme le premier degré par défaut. L'imparfait du subjonctif sert un peu à ça : donner un léger côté ridicule à mon narrateur. Utiliser un temps de verbe désuet, c'est comme porter une redingote ou un monocle : si on le fait, c'est forcément au deuxième degré. Mais c'est clair qu'on s'arrange pour ne pas passer pour des cons. La nonchalance que tu perçois dans mes écrits est bien entendu très travaillée. Dans mon dernier roman, *Sam* est censée écrire son journal en vitesse, comme ça lui vient, des fois un peu soûlé, des fois morte de fatigue; ça a l'air *sloppy*, mais tu te doutes bien que je me suis relu cent fois pour créer cet effet, et que j'ai ensuite passé des heures avec mon éditrice à souper des virgules et des tournures de phrase. Mais je ne sais pas vraiment pourquoi je joue cette corde-là.

**Tu évacues l'idée d'autofiction, mais tu t'amuses à truffer tes récits de renseignements vrais — jusqu'à ton adresse courriel — et vérifiables, très souvent glanés sur le Web. Tu vas en ce sens plus loin que «faire des recherches pour rendre le récit crédible»...**

Mes personnages parlent beaucoup des livres qu'ils ont lus, de leurs flâneries dans le Web, de leurs flâneries tout court, parce qu'il

faut bien que je parle de ce que je connais. Et je ne connais pas grand-chose. Si j'avais eu une vie intéressante comme Nelly Arcan, si j'avais des convictions comme Biz, si j'avais voyagé dans des pays en guerre comme Gil Courtemanche, si j'avais voyagé tout court, je focusserais sans doute moins sur les catégories des sites pornos et les mystères de la toponymie. Et puis, le Web, c'est un peu mon interface avec le monde. Si je truffe mes histoires de renseignements trouvés sur le Web, c'est que je m'intéresse à un paquet d'affaires niaiseuses et que le Web est un réservoir sans fond d'affaires niaiseuses. Inévitablement, ça déborde un peu dans mes romans.

**J'ai l'impression comme lectrice que tu travailles parfois sur une certaine «oralité littéraire» et que la structure prend de plus en plus de place dans tes romans.**

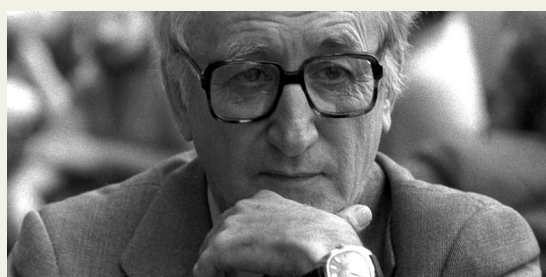
Cette impression vient peut-être du fait que je me suis déboutonné en écrivant *Sam*. Je venais de passer les 18 mois précédents à travailler sur le premier jet de *La classe de madame Valérie*, un roman axé sur le *storytelling*. J'avais 25 personnages à faire évoluer [sur 20 ans] et il fallait que je meuble leurs vies, que je leur attribue des biographies, que je leur invente des histoires. En réaction, j'ai voulu me payer la traite et écrire un roman à un seul personnage (un et demi, mettons), à qui il n'arrive rien du tout. Bref, je me suis (lâchement) replié dans ma zone de confort. (La plupart du temps, tout ce que j'essaie de faire dans mes romans, à part mon comique, c'est de créer ma Fille Idéale.) Et j'ai vraiment commencé *Sam* librement, sans savoir où je m'en allais, encore une fois en réaction à *Madame Valérie*. La structure est apparue plus tard. En fait, je ne suis pas très porté sur les structures. Peut-être parce que beaucoup d'auteurs que j'admire se balancent de la

VOIR PAGE F 3 : NONCHALANCE



Danielle Laurin sous le charme du premier roman de **Sara Lazzaroni**

Page F 3

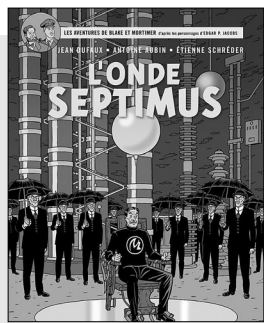


Des portraits de personnalités signés **Pierre Vadeboncœur** rassemblés

Page F 6

## LIVRES

## LA VITRINE

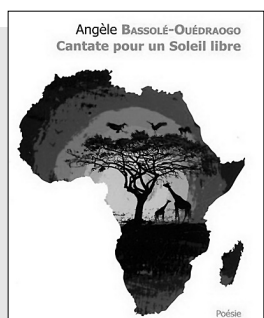


## BANDE DESSINÉE

**L'ONDE SEPTIMUS**  
Dufaux, Aubin, Schröder  
Black et Mortimer éditions  
Bruxelles, 2014, 70 pages

Il faut avoir un sacré culot pour prétendre assurer la survie des célèbres personnages de bande dessinée Black et Mortimer et arriver avec un album dans lequel le duo ne fait finalement qu'une bien timide apparition. C'est pourtant l'étonnante trame narrative choisie par le scénariste Jean Dufaux pour cette *Onde Septimus*, suite logique, mais pas très intéressante, de *La marque jaune* (1956). À la fin de 2013, l'album a fait son apparition avec la force d'un tirage de 500 000 exemplaires, deuxième en importance dans le monde du 9<sup>e</sup> art après *Astérix chez les Pictes*. Il arrive désormais au Québec. Avec son dessin aux contours délicieusement surannés, qui n'aura jamais été aussi proche du trait d'Edgar P. Jacob, l'objet avance surtout sur les traces d'Olrrik et de l'épouvantable Septimus, véritables héros de ce 22<sup>e</sup> opus. Le télécéphaloscope est là, tout comme les autres composantes prévisibles de cette intrigue qui fait bel et bien passer une onde dans le cerveau: celle de la déception.

Fabien Deglise

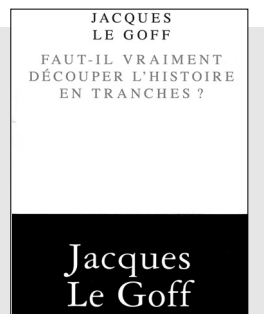


## POÉSIE

**CANTATE POUR UN SOLEIL LIBRE**  
Angèle Bassolé-Ouédraogo  
L'Interligne  
Ottawa, 2014, 120 pages

Journaliste et poète d'origine burkinabée née en Côte d'Ivoire et vivant maintenant en Ontario, où elle enseigne à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, Angèle Bassolé-Ouédraogo chante, dans ce recueil en vers simples et militants, l'Afrique de tous les combats. «*Je tresse avec mes mots esseulés / Des nattes d'espérance / Pour des peuples à la dérive / Sur un continent en voie de disparition*», écrit-elle. Oscillant de l'espoir à l'inquiétude, cette poésie engagée, qui rêve de paix et de liberté au soleil, laisse aussi place à une veine amoureuse, à la fois emportée et tourmentée. L'élan, plein d'un feu qui réchauffe, parfois jusqu'à la brûlure, est souvent beau, même s'il n'est pas toujours soutenu. La poète sera au Salon du livre de l'Outaouais le 1<sup>er</sup> mars pour des séances de signature.

Louis Cornellier



## HISTOIRE

**FAUT-IL VRAIMENT DÉCOUPER L'HISTOIRE EN TRANCHES?**  
Jacques Le Goff  
Seuil  
Paris, 2014, 207 pages

Le grand spécialiste du Moyen Âge qu'est Jacques Le Goff s'emploie dans ce nouveau livre à explorer cette question magique pour les historiens: comment découper les périodes? En d'autres termes, a-t-on raison de fixer un temps de l'histoire entre deux dates? L'intérêt de l'occurrence de ce fameux Moyen Âge que l'on oppose toujours à la Renaissance. Le Goff montre que le temps qu'impose la vision de l'économie n'est pas le même que celui des États, des religions, etc. Il montre que rien n'est jamais parfaitement fixe en matière de temps historique. Sait-on par exemple que l'on doit à Denys le Petit, un écrivain installé à Rome, l'introduction de cette convention d'«avant» et «après» Jésus-Christ? N'empêche que Jésus, qui fait office de convention, serait né possiblement quatre ou cinq ans après la date proposée... Le temps du monde, celui que les historiens découpent, est toujours une convention qui peut être remise en cause. Le Goff considère que «*le temps fait partie de l'Histoire*». La Renaissance lui apparaît comme un moment du long Moyen Âge qui contient déjà tous les possibles d'une autre période. «*La Renaissance, donnée pour une époque spécifique, n'est en fait qu'une ultime sous-période du Moyen Âge*». Un livre qui donne assurément un autre regard sur notre façon d'envisager les divisions de l'histoire.

Jean-François Nadeau

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Sergio Kokis: la trace du mime

Sergio Kokis exhume dans son récent *Makarius* les premières années d'un personnage de mime qui était déjà au cœur de deux de ses romans précédents, *Saltimbanques* et *Kaléidoscope brisé* (XYZ, 2000 et 2001). Une suite romanesque qui explore le destin d'artistes de cirque plutôt singuliers.

CHRISTIAN DESMEULES

Le romancier et artiste peintre né en 1944 à Rio de Janeiro, au Brésil, y prend de front son obsession pour la mort — a fortiori ses représentations dans l'art occidental. Et il le fait d'abord à travers le regard de Carlos Schulz, graveur italien d'origine brésilienne, qui reçoit une commande de plusieurs œuvres pour illustrer le roman d'un mystérieux auteur. À cette occasion, en discutant avec le commanditaire, il se rappelle avoir croisé un curieux personnage de mime, ami de son professeur de peinture, au milieu des années 1950 au Brésil.

Ces commandes vont lui permettre de se consacrer au seul travail qui lui importe vraiment: réaliser une «danse macabre» contemporaine, cette sarabande où les morts se mêlent aux vivants. Et pour ce faire, il compte s'inspirer de l'existence sinieuse et pleine de trous du mime comme fil conducteur de l'œuvre qu'il entend créer.

*Makarius*, 17<sup>e</sup> roman de Kokis, se distribue ainsi en deux séquences qui alternent. D'une part, le récit de la quête de Schulz au début des années 1970. De l'autre, l'existence du mime, telle que reconstituée par le graveur à partir des maigres indices dont il dispose.

L'homme qui l'intrigue et l'inspire, Makarius Martijnus Steiner, alias Makar Leichen, qui deviendra mime dans des cabarets de Berlin, est un orphelin «de souche allemande» né dans les provinces baltes de l'empire de Russie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le destin singulier de cet «artiste du silence» sera le prétexte d'une traversée de l'histoire brûlante du XX<sup>e</sup> siècle. La Première Guerre mondiale, l'expérience volontaire des tranchées et la découverte de la condition humaine pour Makarius. La frénésie et le chaos du Berlin des années 20, la montée du nazisme, les premiers camps, la guerre d'Espagne. Les flots de réfugiés qui se sont déversés en Europe, avant de se répandre à travers le monde.

## Éthique du travail

Son destin, surtout, lui fait connaître l'expérience du déracinement. Mime, artiste par définition solitaire, Makarius était un «homme sans illusions, entièrement absorbé par son art et par les aventures de son temps, fuyant les attaches et les chimères idéologiques, pour qui l'existence authentique signifiait avant tout le désir de transformer le maximum d'expériences en conscience».

Kokis se fait plaisir et consacre de longs et nombreux passages didactiques, souvent assez peu digests, à l'expressionnisme allemand, à l'écrivain fantôme B. Traven, à la gravure, aux danses macabres, ou au poète Paul Celan.



L'acteur masqué (Woyzeck), Sergio Kokis, huile sur toile, 1981

SOURCE SERGIO KOKIS

À cette lourdeur s'ajoute celle de la multiplication des filtres narratifs, puisque *Makarius* raconte la quête d'un homme qui lui-même cherche à reconstituer l'existence de quelqu'un d'autre. Cette manœuvre narrative, qui pourra paraître superflue à plus d'un lecteur — source de distraction —, permet à l'écrivain, on le comprend, de traiter sans détour des arts visuels.

Mais sous cette gangue épaisse, et derrière les approximations et les maladresses occasionnelles d'un romancier qui prend l'Histoire à bras-le-corps — Ankara, par exemple, n'est devenue la capitale de la Turquie qu'en 1923 —, on trouvera par ailleurs une tentative de réflexion substantielle, même si elle pourra apparaître à la fois diluée et trop explicite.

Une réflexion sur la création et sur la mort. À propos de l'irréductible solitude de l'artiste et de son rapport ambigu à la société. Sur la nécessité du mouvement pour se garder en vie. Au passage, se glissent aussi dans *Makarius* les fondements d'une véritable éthique du travail libre, antidote contre l'absurdité de l'existence, les pièges de l'ennui et de la finitude humaine.

À travers la voix de ses personnages, Sergio Kokis sem-

ble livrer dans *Makarius* un féroc credo individualiste. «*Par ailleurs, dites-vous bien que la solidarité et l'engagement social conviennent davantage à ceux qui n'ont rien de mieux à faire, à ceux qui ont besoin du groupe pour se sentir en sécurité. C'est louable et nécessaire de s'engager dans des œuvres de bienfaisance, certes, mais vous aiderez*

plus les gens en vous consacrant à ce que vous savez faire mieux que les autres.»

Collaborateur  
Le Devoir

**MAKARIUS**  
Sergio Kokis  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2014, 486 pages

## Deux questions à Sergio Kokis

**D'où vient dans votre œuvre cette obsession pour le thème de la mort?**

Il ne s'agit pas d'une obsession mais bien de la rigueur dans la poursuite de l'investigation du thème le plus important de la philosophie, soit celui de notre finitude. Seule la victoire contemporaine de la frivolité peut faire paraître anormal le souci de la réflexion sur la mort. Ou le souci de la signification personnelle de l'existence. Devant cette question fondamentale, comme l'a dit Montaigne, «*le remède du vulgaire c'est de n'y penser pas*». Pourtant, c'est la mort qui transforme notre vie en aventure.

**Le déracinement est-il à l'avantage du créateur?**

Qu'il l'accepte ou non,

l'artiste est un déraciné, un étranger ou un revenant parmi ses semblables. S'il ne veut pas jouer le larbin au service du pouvoir — patrie, race, tradition, famille ou mythes —, il se doit de rechercher une vision extérieure à celle de la foule. La foule que Nietzsche appelle «*les mouches de la place publique*». Le fait de venir d'ailleurs, de parler d'autres langues et d'avoir connu d'autres mœurs peut aider à garder la position privilégiée d'observateur cynique (au sens original du terme) et de créateur de perspectives originales. Mais son déracinement est avant tout existentiel, une sorte de bâtardise, même si l'artiste paraît enraciné dans sa société sans jamais l'avoir quittée.

Sous la direction de  
Denis Vaugeois et Gaston Deschênes

# VIVRE la CONQUÊTE

à travers plus de 25  
parcours individuels

Tome 2

SEPENTRION.QC.CA  
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

RADIO-CANADA présente

# 35<sup>e</sup> Salon du livre de l'Outaouais

Palais des congrès de Gatineau

## 27 février au 2 mars 2014

Sous la présidence d'honneur de KimThúy

Viens voir le monde! slo.qc.ca

Pour découvrir la programmation  
CARNET DE VISITEUR

Illustration: Stéphanie Marfisi

Gatineau • Permis Québec • Canada Heritage • Canada • Conseil des arts et des lettres du Québec • SODEC Québec

## LITTÉRATURE

## Avoir 24 ans, s'appeler Patchouli



DANIELLE LAURIN

**T**omber sous le charme d'un premier roman. Ça n'arrive pas si souvent. Se dire que ce tout petit roman d'une petite centaine de pages marque le début d'une œuvre. Y croire.

Apprendre que l'auteure, Sara Lazzaroni, n'a pas encore vingt ans. Qu'elle est née en Italie d'un père italien et d'une mère québécoise, qu'elle vit à Sainte-Foy depuis l'âge de trois ans. Et qu'elle étudie l'anthropologie à l'Université Laval.

Ne pas vouloir crier au génie. Surtout pas. C'est plus subtil que ça. Qu'est-ce que le génie de toute façon? Ne pas vouloir créer d'attentes surdimensionnées. Ne pas dire qu'il s'agit d'un roman fulgurant, stupéfiant. Ce n'est pas le cas.

Préciser que ça n'a rien à voir avec les autofictions trash, survoltées, exhibitionnistes, scandaleuses. Pas de provocation ici. Pas de rage ni de violence. Pas de désespoir sans fond non plus.

Préciser surtout que ça n'a rien à voir avec les premiers romans autobiographiques au ras des pâquerettes, les témoignages thérapeutiques, où l'auteur s'apitoie sur son sort dans une longue litanie, en privilégiant l'enfilade d'événements tragiques.

Rien d'extraordinaire, de transcendant, à vrai dire, dans *Patchouli*. Mais une voix. Tout simplement. C'est là que ça se joue essentiellement en littérature. C'est impalpable. Mais on sait quand on l'entend.

Entendre la narratrice se raconter par petits morceaux. En discontinu. Sans en faire trop. Sentir l'effervescence qui l'habite jusqu'au bout des doigts. Son goût de vivre. Son désir de liberté. Son rêve d'absolu. Mais aussi son inquiétude, sa peur de l'abandon, son envie de mourir, son désarroi devant la mort annoncée de sa maman.

## L'enfance en Winnebago

S'imaginer avoir soi-même 24 ans. S'appeler Patchouli. Avoir été conçue dans un «rave party futuriste». Avoir passé les 12 premières années de sa vie avec ses parents sur les routes de l'Ohio dans un vieux Winnebago. Vers l'âge de 14 ans, avoir assisté, im-



VALÉRIE ARSENAULT

Sara Lazzaroni n'a pas encore vingt ans. Née en Italie d'un père italien et d'une mère québécoise, elle vit à Sainte-Foy depuis l'âge de trois ans et étudie l'anthropologie à l'Université Laval. *Patchouli* est son premier roman.

puissante, à la séparation de ses parents. Ne plus avoir revu son père depuis.

Être nostalgique de son enfance. Être seule. Revenir d'un voyage de cinq ans autour du monde. Avec dans ses bagages des tas d'images, de réflexions, d'expériences. Et une peine d'amour monstre.

Se réinstaller à Québec. «Cinq ans à errer pour revenir finalement là d'où j'étais partie, les deux pieds dans la ville que je voulais fuir.» Voir sa mère dépérir, savoir qu'elle va mourir. Cancer. «Un jour, tout va bien. Le lendemain, c'est fini, on se transforme en végétal.»

Le soir de Noël, acheter une bûche au chocolat à l'épicerie du Chinois. Entrer dans la chambre de sa mère à l'hôpital Saint-Sacrement. «Ça sent le caca et les médicaments.»

Rêver de devenir photographe pour le *National Geographic*. Trouver un emploi

comme serveuse dans un restaurant italien. Apprendre l'italien. Se recréer une famille avec le personnel chaleureux du resto. Alternier entre le travail, les cours, les visites à la mère. Et la lecture de son journal de voyage.

Être nostalgique de ses années d'errance. Les revivre par procuration en replongeant au hasard dans son journal. Revivre aussi sa peine d'amour. Se rappeler toutes les promesses non tenues. Se dire qu'on n'aimera plus jamais, que ça fait trop mal.

Relire ceci: «On meurt de trop aimer. C'est mathématique. Le corps n'a plus d'espace pour entasser cet amour: la tête explose. Un amour trop grand tue. Il faudrait prévenir les enfants, éviter toutes ces morts inutiles. Le cœur est trop petit. Si le cœur était plus grand, il y aurait plus de place pour aimer. L'humain est un animal

très grand coincé avec un cœur très petit, voilà.»

## Jeune adulte

Boire de l'alcool, flirter sans lendemain. Avoir le béguin, ne pas vouloir le montrer. S'interroger: comment sait-on qu'on est vraiment amoureuse? Interroger ses amies là-dessus.

Passer beaucoup de temps à regarder des films. Assister au dépeçage de sa mère. «Ses veines tracent des sillons obscurs le long de ses bras et de ses mains. Avant la chimio, avant la radio, avant les solutés et la pitié, elle était belle, maman.»

Entendre sa mère dire qu'elle va mourir. Être incapable de parler. «Je voudrais lui dire des choses pendant que je peux. Je n'arrive jamais, ça monte jusqu'au bord des lèvres, puis ça dégouline dans ma gorge, ça redescend jusqu'en bas.»

Apprendre la mort de sa mère. «Je n'arrive pas à y croire. On ne revient pas de ce voyage-là. Je n'ai plus de père, plus d'amis, pas d'amant, pas d'enfants, pas de chien. J'ai vingt-quatre ans. C'est tout ce que j'ai.»

Vouloir mourir à son tour. Avoir des gens autour pour se

soucier de soi, pour prendre soin de soi. Refuser de renouer avec son père. Se refaire peu à peu une vie. Ressortir son vieux Leica, prendre des photos dans les rues de Québec, s'exercer pour le *National Geographic*.

Manger les spaghettis qu'un jeune homme italien nous prépare. S'étendre avec lui sur le canapé, «orteils, cheveux, doigts enlacés dans une étreinte de koala». Regarder *Dans la peau de John Malkovich* avec lui. Se promener à moto avec lui sur les petites routes de Québec. Accepter d'aimer à nouveau?

## Courtepointe

Chemin faisant dans *Patchouli*, dépasser les clichés. Fermer les yeux sur certaines maladroites. Trouver ça décousu par bouts. Se dire que ça fait un peu fourre-tout, coq-à-l'âne. Mais aimer ça.

Aimer la juxtaposition d'images, d'événements, de

souvenirs qui vont dans tous les sens. Qui semblent n'avoir rien à faire ensemble. Et qui pourtant, au final, contribuent à rendre plus vivant l'autoportrait morcelé que la narratrice trace d'elle-même.

Être captivé. Être ému. Sourire. Apprécier la fraîcheur qui se dégage. Accepter la naïveté, la candeur. Se surprendre tout de même à déceler une certaine maturité. Et surtout, y croire. Y croire jusqu'au bout.

Se rappeler qu'on a déjà été jeune. En quête de soi-même. Se dire que cette quête n'est jamais finie. Et l'espace d'un livre, redevenir jeune. Avoir 24 ans, s'appeler Patchouli...

## PATCHOULI

Sara Lazzaroni

Leméac

Montréal, 2014, 118 pages

« Je n'ai plus de père, plus d'amis, pas d'amant, pas d'enfants, pas de chien. J'ai vingt-quatre ans. C'est tout ce que j'ai. »

Extrait de *Patchouli*

Sara Lazzaroni

Patchouli

LEMÉAC

## NONCHALANCE

SUITE DE LA PAGE F 1

structure: Cervantès, Céline, Dickens, Sterne, Twain, pour ne pas nommer des deux de pique (Mark Twain, c'est un cas: tous ses romans et récits se résument à une superposition d'épisodes; il ignore même le concept d'arc dramatique, ça fait la job pareil.) Réjean Ducharme non plus n'était pas le gars le plus structuré du monde.

**Sam est basé sur un faux journal intime, le journal de la peintre Marie Bashkirtseff y est cité, comme *The Blah Story* de Nigel Tomm. Es-tu un grand lecteur de journaux?**

J'adore lire les journaux intimes et la correspondance, surtout ceux des auteurs que j'admire. Par exemple, les lettres de Flaubert à sa maîtresse Louise Colet, écrites pendant qu'il rédigeait *Madame Bovary*, c'est un vrai cours d'écriture roma-

nesque. Ça remplace n'importe quel traité sur l'art d'écrire. Ou les journaux de Virginia Woolf: ça rend l'atmosphère de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle à Londres, la fin de l'époque victorienne, les deux guerres mondiales, les révolutions artistiques en peinture et en littérature, etc. Pour moi, ça a été une lecture essentielle. Mais il faut dire que je lis surtout les journaux intimes parce que je suis la pire calice de mère sur terre. J'ai lu le journal d'Andy Warhol, que je n'admire pas spécialement, juste parce que c'est rempli de potins pis de *name-dropping*...

Le Devoir

## SAM

François Blais

L'Instant même

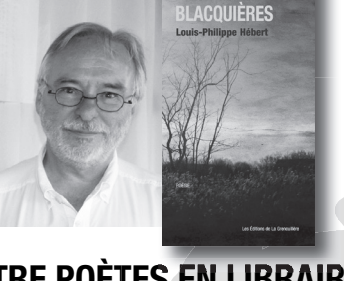
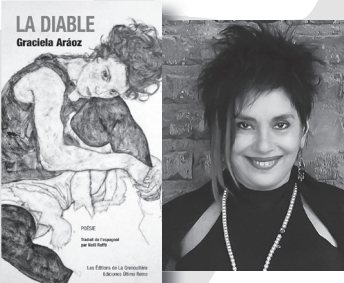
Québec, 2014, 192 pages



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Un journal intime, «ça remplace n'importe quel traité sur l'art d'écrire», selon François Blais.

## QUATRE NOUVEAUTÉS EXCEPTIONNELLES !



## QUATRE POÈTES EN LIBRAIRIE !

Les Éditions de La Grenouillère  
C. p. 67, Saint-Sauveur (QC) JOR 1R0 514 886-8102  
www.delagrenouillere.com

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 17 au 23 février 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Wellan 1/2
2	Les gardiens de la lumière • Tome 2	Michel Langlois/Hurtubise 2/2
3	Un voisinage comme les autres • Tome 1	Rosette Laberge/Les Éditions réunies -/1
4	Mort-Terrain	Biz/Leméac -/1
5	Le clan Seton • Tome 1 Les aubes grises	Sonia Marmen/Québec Amérique -/1
6	Pour que tienne la terre	Dominique Demers/Québec Amérique 5/5
7	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 4/16
8	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 7/11
9	Les infirmières de Notre-Dame • Tome 3 Évelina	Marylène Plon/Les Éditions réunies 3/3
10	Les gardiens de la lumière • Tome 1 Maîtres chez soi	Michel Langlois/Hurtubise -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Le chardonneret	Donna Tart/Plon 1/6
2	La nuit leur appartient • Tome 1	Sylvia Day/Michel Lafon -/1
3	Prague fatale	Philip Kerr/du Masque 2/7
4	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 3/4
5	S.	J. J. Abrams   Doug Dorst/M. Lafon -/1
6	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec 5/16
7	L'italienne	Adriana Trigiani/Guy Saint-Jean 4/3
8	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 7/3
9	Tapis rouge	James Patterson   Marshall Karp/Archipel 6/4
10	Homeland, la traque	Andrew Kaplan/Seuil 9/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 1/20
2	Comprendre l'État d'Israël. Idéologie, religion et société	Yakov M. Rabkin/Ecosociété -/1
3	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté ...	Jacques Godbout   Mathieu Bock-Côté/Boréal 2/2
4	Je me souviens? Le passé du Québec ...	Jocelyn Lévesque/Fides -/1
5	Sur la piste de Trudeau. 40 ans de frictions ...	Collectif/Rogers 4/5
6	Ce que dit l'écorce	N. Lévesque   C. Mavrikakis/Nota bene 7/3
7	Le suicide, l'affaire de tous	Suzanne Lamarre/Homme 5/2
8	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme ...	Fanny Britt/Atelier 10 8/4
9	En quelques traits	Pierre Vadeboncoeur/Lux -/1
10	L'anarchie expliquée à mon père	Thomas Déry   Francis Dupuis-Déry/Lux 3/3

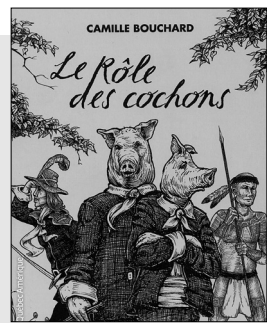
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 1/2
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 2/17
3	Science, on coupe!	Chris Turner/Boréal 6/3
4	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry   Claude Capelier/Robert Laffont 5/2
5	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 4/6
6	La force des discrets. Le pouvoir des introvertis ...	Susan Cain/Lattès 1/7
7	Les rebelles d'Allah. Ils ont défié l'ordre islamiste	Martine Gozari/Archipel -/1
8	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir ...	Boualem Sansal/Gallimard 3/3
9	La fin du hasard	Igor Bogdanov   Grichka Bogdanov/Grasset 10/5
10	L'Amérique évanouie. De Stephen King à John Carpenter ...	Sébastien Clerget/Rouge profond -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## LA VITRINE



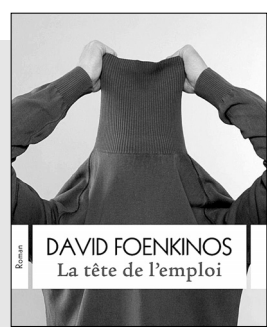
ROMAN POUR ADOS

## LE RÔLE DES COCHONS

Camille Bouchard  
Québec Amérique  
Montréal, 2014, 248 pages

En 1684, l'explorateur Cavalier de La Salle part de La Rochelle avec 300 soldats, artisans et missionnaires pour aller fonder une colonie française en Louisiane. Eustache Bréman, 12 ans, est du voyage, en compagnie de sa mère, une veuve réduite à la mendicité qui rêve d'un nouveau départ en Amérique. L'espoir prendra rapidement des allures de cauchemar. Personnage fantasque, Cavalier de La Salle peine à garder l'ascendant sur ses troupes, à mesure que le voyage s'étire sans atteindre son but. Son équipage compte plusieurs brutes qui contestent son autorité, voire souhaitent sa mort, et qui terrorisent femmes et enfants. Marie-Elisabeth, 10 ans, la petite amoureuse d'Eustache, sera même violée à répétition par un de ces goujats. Roman historique d'aventures inspiré de faits réels et narré par le jeune Bréman, *Le rôle des cochons*, du prolifique romancier Camille Bouchard, captive du début à la fin en exposant, dans un style simple mais haletant et maîtrisé, la face sombre de la grande épopée française en Amérique. La découverte de l'histoire, ici, se conjugue à une plongée dans les noirceurs humaines. Pour les 14 ans et plus.

Louis Cornélius



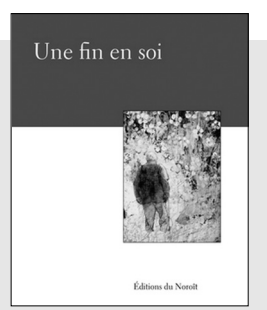
ROMAN

## LA TÊTE DE L'EMPLOI

David Foenkinos  
Flammarion  
Paris, 2014, 286 pages

Sur les présentoirs des gares, des librairies, des grandes surfaces, des aéroports, le dernier livre de Foenkinos se trouvait en évidence un peu partout, dès janvier, en France. La couverture cocasse et énigmatique, il faut le signaler, est attirante : *La tête de l'emploi* à tout du *best-seller*, avec cet homme dont le visage est avalé par le col cheminée de son chandail rouge. Produit léché, lecture à tout va, écriture simple. Nous avons lu cette brève fiction drolatique, d'un employé de banque qui perd tout, sa femme, son emploi, sa fille, son image, bref qui fait de lui-même un autre Mr Bean. Régressant chez ses parents, ce sympathique inadapté de 50 ans est destiné à passer à la trappe de l'oubli. Il aura tout fait pour cela, même nous raconter son histoire, sans réussir à nous retenir ni à nous apitoyer. Imprimé plutôt gros, en paragraphes aérés, ce dernier Foenkinos est vraiment léger. (En librairie le 6 mars.)

Guylaine Massoutre



POÉSIE

## UNE FIN EN SOI

Michel Julien  
Le Noroît  
Montréal, 2014, 56 pages

Nouvelle et belle voix que celle de Michel Julien, qui se déploie dans *Une fin en soi*. On y entend des « bruits de sabots sur la lune / peinte en rouge », on y voit « une opale dans la gorge », on y goûte « la peau sucrée du vent d'automne / [le] petit lait rose du matin ». Cette entrée en poésie se fait sur un mode simple, en vers relativement courts et en de courts poèmes, mais annonce du même coup une vigueur dans le propos, un univers qui place déjà ses marques. Le poète y convie nombre de figures tutélaires, dont Primo Levi, Stig Dagerman, Alejandra Pizarnik, Marina Ivanovna Tsvetaïeva ou Jacques Ferron. Lisant, écoutant, le poète semble dédier chacun de ses textes à ces créateurs qui l'accablent et qui sont la source du propos. C'est ainsi que nous rencontrons ce « cœur transparent / qui entre les battements / se repose // apprend à aimer autre chose / que lui-même ». Relisons donc lentement cette pulsation poétique qui s'abreuve des œuvres et de la vie même, laissons là « un homme accoudé / [qui] tourne une page // les yeux tournés vers le ciel / comme l'aveugle dévore son ombre. »

Hugues Corriveau

## Quand le désastre n'est pas qu'écologique

GILLES ARCHAMBAULT

Est-ce ma faute, je me défie des alarmistes, de ceux qui ne peuvent voir un cheveu dans la soupe sans crier au meurtre. Aussi aurais-je dû ne pas entreprendre la lecture d'un roman dont la quatrième de couverture nous apprend qu'il est militant. Je crois en certaines choses, dont l'égalité hommes-femmes ou le bannissement du commerce des armes à feu pour des fins guerrières. Mais je ne crois pas pour autant qu'on puisse aisément s'inspirer de ces thèmes pour écrire de la fiction.

Ce n'est certes pas l'avis de Barbara Kingsolver, qui nous propose *Dans la lumière*, roman se déroulant au Tennessee, dans un bled perdu des Appalaches. L'héroïne a pour prénom Dellarobia. Elle ne sait pas que Della Robbia est le nom d'un céramiste de la Renaissance, qui lui doublait le b de son patronyme. Et n'est pas plus malheureuse pour autant. C'est un activiste, appelé Ovid Byron (Ovid comme le poète latin et Byron comme le lord que l'on sait...), qui le lui apprendra. Sans insister. Sa lubie à lui, c'est l'écologie.

Comment a-t-il rencontré Dellarobia? C'est tout bonnement parce que la jeune femme, ayant cru qu'un incendie de forêt éclairait la montagne pas très loin de sa demeure, s'était aperçue qu'il s'agissait en réalité d'une nuée de papillons qui s'étaient agglutinés aux arbres, et avait par la suite répondu aux questions d'une intervieweuse de télé à ce sujet, qu'un scientifique, Ovid Byron, avait obtenu d'elle la permission d'installer sa roulotte sur le terrain de Dellarobia, persuadé que les papillons n'avaient abouti là qu'à cause d'un dérèglement de nature écologique.

Elle est mère de deux enfants, Preston et Cordie. Son mari, Cub, est un brave cœur, mais qui doit se demander parfois si la terre tourne vraiment autour du soleil. Elle est intelligente, mais inculte. S'apercevant de la nullité de Cub, elle a des velléités d'infidélités. C'est justement le jour où elle était prête à s'offrir à un monteur de lignes qu'elle avait aperçu les papillons. Elle accepte donc sans trop de difficultés qu'Ovid installe son *mobile-home* sur le terrain familial.

## Pensum écologiste

Bonne nouvelle pour l'écologie, pour la conscience de Dellarobia, mais désastre en ce qui a trait au roman. Ce qui paraissait jusqu'alors un roman populaire habile devient un pensum indigeste. Il y a bien cette fête improvisée de Noël où la convertie à l'écologie s'éclate un peu en l'absence d'un Cub de plus en plus insignifiant, mais pour le reste le livre devient un préchi-précha indigeste qui vous ferait manger de la viande rouge trois fois par jour et vous mettre à la



ALASTAIR GRANT AGENCE FRANCE-PRESSE

Barbara Kingsolver, auteure de *Dans la lumière*

cigarette, même si vous préférez le sucre à la crème.

Valent quand même les dialogues souvent très vifs qui, lorsqu'ils n'ont pas comme but de véhiculer un engagement à nature écologique, donnent vie à des personnages. Parmi ceux-ci, Hester, la belle-mère, revêche, qui finira par avouer une faute à une Dellarobia qui n'en demandait pas tant, et qui a son franc-parler fort évocateur. Quant à l'héroïne, elle a plus d'aplomb et d'esprit de répartie que ne le souhaite son mari, vite dépassé.

L'univers de la faute est tout à fait celui de ce monde. Le pasteur est un homme qui compte à outrance, la religion n'est pas dans ce coin l'opium du peuple. C'est sa conscience. On y lit sur des pancartes des avis du genre MARCHE DROIT OU PASSE L'ARME À GAUCHE. Pas étonnant qu'un zéloteur écologiste prône qu'il faut au restaurant apporter son propre Tupperware pour rapporter ses restes à la maison, ne pas oublier sa tasse afin de ne pas avoir recours à des verres en plastique ou en styromousse et

ne jamais prendre de l'eau en bouteille. Un genre à fuir.

La religion règne, l'appât du gain également. N'est-il pas question qu'un parc d'attractions, sorte de Disneyland, s'installe dans la région? Dans une région où il semble bien qu'on soit bêtes à manger du foin, ne serait-il pas normal que la chère Dellarobia voie la lumière? Elle est moins sottise que son mari, le mariage et la vie de famille ne lui conviennent plus, mais fallait-il pour arriver à cette conclusion qu'elle se convertisse? Son chemin de Damas, pour le lecteur que je suis, est indigeste.

## Une autre traduction franco-française

La traduction de ce roman posait sûrement à la traductrice des problèmes nombreux. Comment traduire des dialogues toujours très proches de la vie de tous les jours? La vie rurale du Tennessee rendue occasionnellement en français par des expressions hexagonales surprend, c'est le moins qu'on puisse dire. Les quelques « pu-tain! » qui ponctuent certaines

phrases dérangeant. Et que dire d'un froid qui est « stupéfiant » ou d'un clignotant qui « signalait infatigablement ses intentions », ou de « la voix de Crystal qui montait en point d'interrogation à la fin de chaque phrase déclarative », ou de Juliet, à qui on veut rendre hommage, et qui est la « mule du département »?

Je pense vraiment qu'il est possible d'avoir une conscience écologique sans s'imposer des catéchismes de ce genre. Il serait injuste toutefois de ne pas signaler la peinture vivante d'un monde pour moi inconnu, les dialogues fort efficaces et convaincants, pourvu qu'ils n'aboutissent pas en sermons à l'usage des bien-pensants méritants mais néanmoins redoutables.

Collaborateur  
Le Devoir

## DANS LA LUMIÈRE

Barbara Kingsolver  
Traduit de l'anglais (américain) par Martine Aubert  
Rivages  
Paris, 2013, 555 pages

## L'ablation de Ben Jelloun entre rêve et cauchemar

LISE GAUVIN

Le dernier roman de Tahar Ben Jelloun, *L'ablation*, ressemble à une enquête policière menée par un détective impitoyable, habile à détecter les moindres manquements, les moindres défaillances chez celui qu'il considère comme son témoin privilégié. Un crime a été commis, un crime de lèse-majesté plus connu sous le nom de cancer, qui s'attaque à l'un des organes déterminants de la masculinité : la prostate. Dans quelle mesure le suspect est-il à la fois la victime et le complice de sa propre dérégulation? Et de quoi s'agit-il au juste? Quelles sont les conséquences d'un diagnostic qui touche certains hommes plus que d'autres?

Le livre s'ouvre sur un constat étonnant : « Depuis que je ne baise plus, je me sens plus libre et j'aime de plus en plus les femmes. Je les aime mieux et plus qu'avant parce que le sentiment de liberté me donne des ailes, de l'humour et de la légèreté. Je les trouve belles, spirituelles, certaines plus merveilleuses que d'autres. Jen suis fou. »

Avant d'en arriver là, ce personnage qui prend la parole tout

au long du roman est passé par toutes les affres de la douleur, de la honte et de la dépression à la suite de l'ablation de sa bien-aimée prostate, maîtresse de sa libido et de ses prouesses érotiques. Car ce mathématicien, qui publie le résultat de ses recherches en anglais afin d'être connu internationalement, a joué d'une vie à peu près sans histoire jusqu'au jour où un diagnostic cruel l'oblige à choisir entre l'ablation ou la curiethérapie, une solution moins définitive mais plus risquée. Il opte pour l'ablation, après avoir compris que le degré d'avancement de sa maladie ne lui donnait pas vraiment le choix. Surviennent alors des péripéties toutes plus angoissantes les unes que les autres jusqu'à la résignation finale et le renoncement à une certaine forme de libido.

## Rayon X

On pourrait croire à un récit tragique ou mélodramatique. Il n'en est rien. Tahar Ben Jelloun nous mène d'une étape à l'autre de la vie de son personnage avec une rigueur dont l'humour, voire l'autodérision, n'est pas absent. Ainsi cette réflexion lorsqu'une jeune fille lui cède sa place dans le bus :

« Ça se voit tant que ça que ma prostate m'a lâché? »

## Tout dire

Rêve ou cauchemar? se demande à un certain moment le protagoniste à propos de son propre état. Le romancier, qui avouait en entrevue avoir connu lui aussi une forme plus bénigne de la maladie, ne nous épargne aucun détail ni aucune trivialité du traitement. Ce livre, écrit à la demande d'un ami avec l'intention de « tout dire », est devenu peu à peu aussi le sien. Il le constate dans le prologue : « Tout en imaginant certaines scènes, en les réinventant ou en les adaptant au rythme du récit, par moments, je ne savais plus si je traduisais ses fantasmes ou les miens. »

Au fil de la lecture, on se rend compte que cette histoire d'ablation qui est le propos du livre en est aussi jusqu'à un certain point le prétexte. Une occasion pour entreprendre une méditation lucide sur le vieillissement, la maladie et la mort. Dans le registre grave, l'écrivain a déjà publié deux ouvrages sur le Printemps arabe dont l'un, *Par le feu* (2011), relate les jours qui ont

« Depuis que je ne baise plus, je me sens plus libre et j'aime de plus en plus les femmes. »

précédé le sacrifice du jeune Tunisien qui s'est immolé en décembre 2010. Après *Le bonheur conjugal* (2012), une fiction au titre ironique relatant les malheurs du couple, ce roman confession, au style alerte, aux phrases courtes, efficaces dans leurs effets, est un récit troublant d'une rare intensité. Du Tahar Ben Jelloun à son meilleur.

Collaboratrice  
Le Devoir

## L'ABLATION

Tahar Ben Jelloun  
Gallimard  
Paris, 2013, 129 pages

**olivieri**  
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Judi 6 mars  
à 19 h

Causerie  
Démocratiser la technique?

À l'occasion de la parution du livre  
*Pour une théorie critique de la technique*  
d'Andrew Feenberg  
Lux éditeur

Inlassablement, dans les discours, progrès technique et écologie s'opposent. Doit-on choisir entre l'un ou l'autre? Le philosophe Andrew Feenberg s'attelle depuis vingt ans à dégager une troisième voie. Il précise les contours d'une véritable théorie critique de la technique, qui en révèle les possibles usages démocratiques.

Avec  
**Andrew Feenberg**  
Et  
**Éric Martin**  
Animateur  
**Matthieu Dugal**

Entrée libre/réservation obligatoire  
RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

## LITTÉRATURE

## Andrei Makine: polémique sur les valeurs françaises

Andrei Makine met l'esprit «zappeur» à l'épreuve du quotidien de la Seconde Guerre mondiale. Récit de moments héroïques, documentés par le lieutenant Jean-Claude Servan-Schreiber.

GUYLAINE MASSOUTRE

À rencontrer Andreï Makine, venu plusieurs fois à Montréal présenter ses livres, la même certitude m'a saisie: celle de côtoyer une intelligence suraiguë, toute une présence, avivée de son iris translucide. À ses réparties décapantes, à son sourire triste et bienveillant, s'ajoute, admirable, le parler de sa langue d'écrivain. Dévoué au pays d'accueil et lesté de l'expérience russe, l'homme demeure libre. Une qualité précieuse dans un corpus étonnant.

Makine ne ressemble à personne. Orphelin né en Sibérie, jeune militaire en Afghanistan, étudiant ou professeur à Moscou, à Novgorod ou à Saint-Petersbourg, ville qui a changé de nom en moins d'un souffle d'homme, ce romancier très primé, immortel à mon sens, raconte l'extrême condition humaine.

Qu'en savaient-ils, ces existentialistes bavards et poseurs? Il les dénigre, véhément dans son dernier livre. Ne sablaient-ils pas le champagne tandis que d'autres, pour notre avenir, sabraient leur propre vie à la guerre? Ces philosophes loin du casse-pipe, et surtout Sartre vantant la liberté de penser en URSS, Makine les couvre de mépris.

#### Portraits de guerre

Qu'on ne s'étonne pas, à lire *Le pays du lieutenant Schreiber*. Avec quel talent il brosse le portrait du valeureux lieutenant français, catholique d'une illustre famille juive! Jean-Claude Servan-Schreiber a 92 ans lorsque Makine relève l'échec cuisant d'un livre, *Tête haute*:



ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

Makine raconte l'extrême condition humaine, s'attardant au personnage du combattant valeureux envoyé sur le champ de bataille.

*souvenirs* (Pygmalion, 2010). Ces souvenirs sans écho, son ami Schreiber les a consignés à sa demande expresse.

Makine offre son acuité aux hommes sur l'échiquier de la guerre. Retour au combat, donc, et à la fidélité gaulliste. Nous voici, lecteurs, face à un jeune homme s'extirpant d'un char bombardé, happés par le courage inouï des héros fraternels.

Des faits héroïques, Makine en a de quoi «pass[er] à l'offensive». Plus sa collection s'enrichit, ses livres appelant les rencontres, plus il fourbit ses armes. Cette plume d'émotion se passionne pour ce XX<sup>e</sup> siècle de feu et de sang. Partout, la même chair, déchiquetée, peut se relever! Marqué au fer brûlant, il convoque, par l'âpreté d'une pensée osée et clairvoyante, un trauma obsédant.

#### Névroses et indifférences

Qui contestera ces valeurs

qui sauvèrent l'humanité de sa propre atrocité? Qui niera la solidarité chrétienne de ces jeunes gens, le sacrifice de leur engagement physique, la résistance et l'espérance en pleine tragédie? Personne, sérieusement.

Qui a vécu cet enfer n'en sort pas indemne. Or, un civil ne partage pas ce réel-là. Et Makine s'empolme, face à cette différence, contre l'indifférence généralisée. D'abord, parce que les frères d'armes ne meurent jamais. Ensuite, parce qu'«au milieu de tous ces ectoplasmes névrotiques qui grouillent dans la production romanesque d'aujourd'hui», il juge la France sévèrement, quand elle refuse d'éditer et de relire son histoire. Tout n'aurait donc pas été dit? Nenni. Hommage à chaque homme tombé.

Ce pourfendeur de l'éphémère «zapping» incarne l'homme écorché. Sa résilience, sa mémoire à vif, balza-

cienne, l'honorera longtemps. Car cette cause, il l'épouse, et cela se fait en fustigeant les glorioles de la littérature, de la communication, de l'argent et du vedettariat, la pipolisation généralisée. Dans son pamphlet *Cette France qu'on oublie d'aimer* (Flammarion, 2006), il avait déjà lancé son credo et sa

critique acerbe. Ce pays idéalisé, amnésique, le déçoit.

#### Solidaires

Mais comment payer le prix du sang versé pour les droits de la personne? Nobélisé, l'écrivain Gao Xingjian milite lui aussi pour une anthropologie de la liberté (*De la création*, Seuil,

2013). Cet émigré chinois, qui a fui Mao, donne un sens fort à l'engagement. De même, qu'on suive l'œuvre silencieuse, en cours, de la Vietnamiennne Duong Thu Huong, que Sabine Wespieser édite courageusement (*Les collines d'eucalyptus*, 2014). Tous se sont donné une charge démiurgique.

Que de pages anthologiques, dans ce florilège des valeurs au champ d'honneur! Nul ne peut toutefois s'y tenir, sans mordre la terre d'Alsace où ce lieutenant Schreiber, couvert de médailles, et ses compagnons se sont battus. Le récit de Makine en est le tombeau, tant la vision du «bourrier mental» contamine l'exaltation de la beauté.

Pourtant, au-delà du «monstrueux affrontement des peuples», de ce «planétaire hachoir de vies», c'est bien la vie qu'il faut vanter. Idéale, effleurée par instants, cette vie, les survivants la cherchent pour la plupart en vain. «*Ces instants-là valaient bien un livre.*», écrit-il, lui qui en situe le paradoxe à la chute des héros foudroyés.

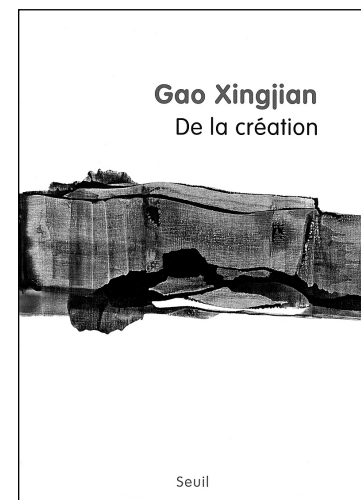
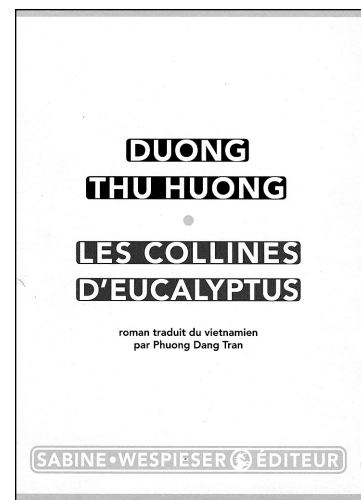
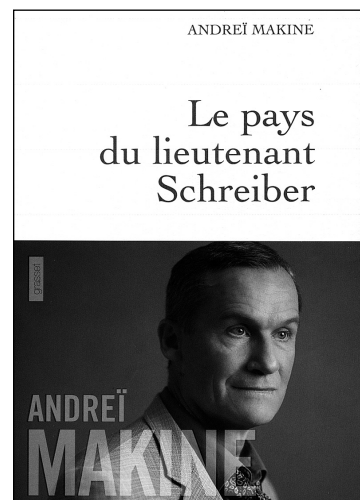
Collaboratrice  
Le Devoir

#### LE PAYS DU LIEUTENANT SCHREIBER

Andrei Makine

Grasset

Paris, 2014, 221 pages





**LES PLAISIRS ET LES JOURS**  
sous la direction de Claude Thérien et Suzanne Foisy  
2013 | 206 pages | 978-2-7605-3667-8  
22\$ PAPIER  
16,99\$ PDF  
16,99\$ EPUB



**LA SOUFFRANCE À L'ÉPREUVE DE LA PENSÉE**  
sous la direction de Nicolas Moreau, Katharine Larose-Hébert et Danyla Martucci  
2013 | 260 pages | 978-2-7605-3771-2  
28\$ PAPIER  
20,99\$ PDF  
20,99\$ EPUB



**PERSPECTIVES D'AVENIR POUR LE QUÉBEC**  
*Le regard de jeunes chercheurs*  
sous la direction de Simon Thibault et Magaly Brodeur  
2013 | 328 pages | 978-2-7605-3881-8  
30\$ PAPIER  
21,99\$ PDF  
21,99\$ EPUB



**VIOLENCES ET ORDRE SOCIAL EN HAÏTI**  
*Essai sur le vivre-ensemble dans une société postcoloniale*  
Roberson Edouard  
2013 | 290 pages | 978-2-7605-3890-0  
25\$ PAPIER  
18,99\$ PDF  
18,99\$ EPUB



**LA LOI DU NORD**  
Maurice Constantin-Weyer  
2013 | 282 pages | 978-2-7605-3716-3  
18\$ PAPIER  
12,99\$ PDF  
12,99\$ EPUB

Plus de 1300 livres à feuilleter  
PUQ.CA



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir  
POUR AGIR



Conseil des arts du Canada  
Canada Council for the Arts

UN NOUVEAU ROMAN DE CAMILLE BOUCHARD

*Le rôle des cochons*



15 ans+

*Il y a les hommes bons...  
et les autres.*

Maintenant en librairie

Québec Amérique  
quebec-amerique.com

# ESSAIS

## Dans la galerie de Pierre Vadeboncoeur

Le célèbre et regretté essayiste trace des portraits percutants de personnalités québécoises



LOUIS CORNELIER

Il y a un style Vadeboncoeur, qui a fait sa renommée. «Chacune de ses phrases paraît aussi précise que le scalpel d'un chirurgien. Et chacune me pénètre jusqu'aux os», écrit mon collègue Jean-François Nadeau, dans *Un peu de sang avant la guerre* (Lux, 2013), pour résumer ce style dont il est un admirateur. Au risque de fâcher, j'avouerai que ma lecture est divergente. L'écriture de Vadeboncoeur, souvent, me confond et m'écrase. Je lui trouve un côté touffu, syntaxiquement déroutant. Ses fulgurances éblouissent, mais c'est parfois au détriment de la clarté. Vadeboncoeur, au fond, écrit comme parlent les prophètes: c'est presque toujours beau, mais ce n'est pas toujours limpide.

Qu'on n'aille pas croire, sur la base de cet aveu, que je n'aime pas l'auteur de *La ligne du risque*. J'entretiens avec lui le même rapport qu'avec Jacques Ferron: j'admire les deux hommes, leurs parcours, leurs engagements envers la culture et la justice sociale. Leur style littéraire respectif, toutefois, me déconcerte. J'ai, malgré ces réserves, adoré *En quelques traits*, un re-

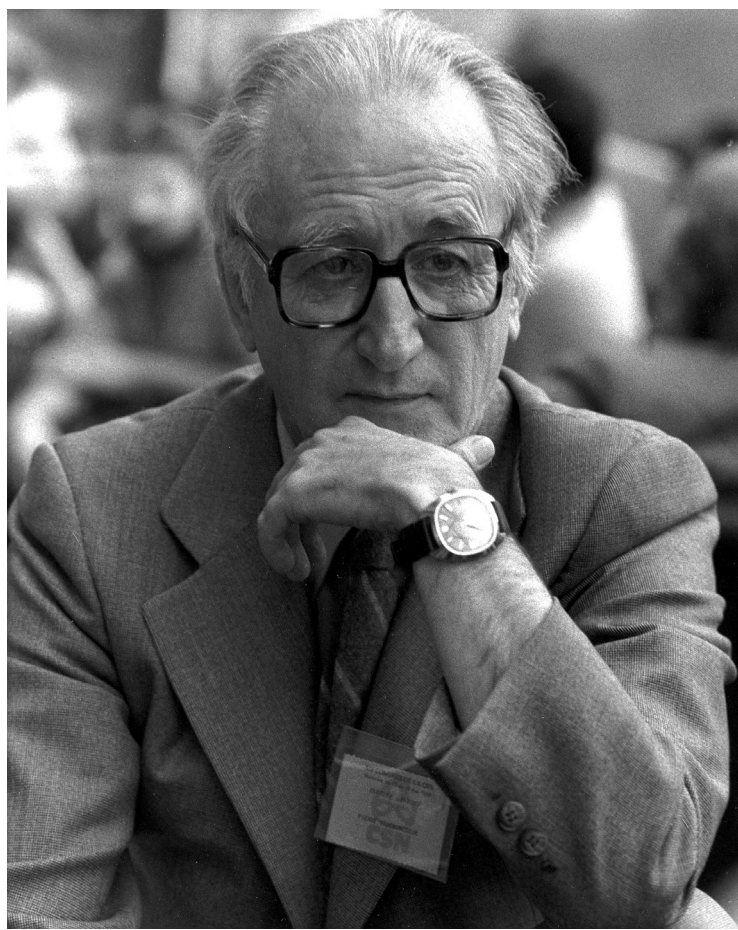
cueil de portraits de personnalités québécoises signés par Pierre Vadeboncoeur de 1942 à 2009 et colligés par Jonathan Livernois. Cela tient, je crois, à deux raisons principales. D'abord, à petites doses, le style fastueux de l'essayiste s'avère nettement moins déroutant et plus digeste pour l'amant de la clarté moderne que je suis. Ensuite, je constate, grâce à ce livre, qu'il y a, au fond, non pas un, mais deux styles Vadeboncoeur.

### Le littéraire et le journaliste

Il y a, en effet, un Vadeboncoeur sur littéraire qui, dans *Les deux royaumes* par exemple, évoque un poète en ces termes: «*Saint-Denis Garneau n'est pas non plus à distance: il est là avec le poème, et c'est un secret de cette poésie de ne pas mener de loin à l'aide des mots un jeu, fascinant, qui amènerait le lecteur à se prêter aussi à un jeu fût-il lyrique, mais l'auteur étant présent sur les lieux mêmes et tout engagé dans l'événement, la caution de sa présence nous garde avec lui auprès de l'Objet*

*qui l'y captive, et nous arrête auprès du poète également.*» On peut aimer ça; je décroche.

Il y a, toutefois, un autre Vadeboncoeur, plus journaliste, plus direct, plus clair, qui écrit, souvent dans *Le Devoir* ou dans *Nouvelles CSN*, des textes tout aussi empreints de noblesse,



PIERRE GAUVIN-EVRARD ARCHIVES CSN

Le Vadeboncoeur plus accessible n'est pas d'abord celui que chantent ses thuriféraires, mais c'est celui qu'on retrouve beaucoup dans *En quelques traits*.

mais plus soucieux, dirais-je, d'un partage du sens. Ce Vadeboncoeur plus accessible n'est pas d'abord celui que chantent ses thuriféraires, mais c'est celui que j'aime et qu'on retrouve beaucoup dans *En quelques traits*.

Il dépeint, dans ce recueil, ses héros, ce qui est, on l'aura

compris, une autre manière d'exprimer ses propres idéaux. Du docteur Norman Bethune, qui l'a opéré alors qu'il avait 14 ans, Vadeboncoeur retient qu'il est devenu révolutionnaire en découvrant que la société «*fabrique plus de tuberculeux et autres ma-*

lades qu'elle ne peut rêver d'en traiter». Titre de gloire, en effet, que cette prise de conscience du fait que la médecine sans la justice sociale est une imposture. Le médecin Alain Vadeboncoeur, fils de Pierre, a bien retenu la leçon, ajouterai-je ici avec plaisir.

Les héros de Vadeboncoeur, ce sont aussi Paul-Émile Borduas, qui nous a invités à «*avoir de la vérité dans nos rapports avec la vérité*», René Lévesque, «*un authentique génie*» qui «*sera regretté parce qu'il n'a pas menti, s'il a varié*», et Gaston Miron, évidemment, l'homme de «*l'authenticité totale*», l'incarnation absolue de la culture et de l'humanisme, la réponse à la question essentielle que l'on ne se pose même pas. «*Lévesque, écrit Vadeboncoeur, ce n'était pas seulement Lévesque, mais une vaste imagination, un pays, une passion, des vérités, un avenir; Miron, pas seulement sa personne ni sa personnalité, mais un peuple, une langue, l'art, une politique également.*»

«*vivant*» dont les excès camouflent parfois la bonté, et qu'il encense Michel Chartrand, «*le trouble-fête le plus irritant que le Québec ait produit*», le «*grand vivant*» qui déchire «*de haut en bas le voile de l'hypocrisie sociale et politique*».

Comme il le dit de Godin, Vadeboncoeur, l'écrivain et l'avocat de la CSN, est du côté des ouvriers, de la justice, de la poésie et du pays, qu'il veut pour lui et pour tous. Il est, en ce sens, un radical et il ne fait pas de quartier quand il s'aventure en territoire ennemi. Robert Bourassa, sous sa plume, apparaît en «*homme sans relief*», en «*symbole vivant, actuel et prophétique, de la nullité de l'État pseudo-démocratique sous la férule capitaliste*». Fidèle en amitié, l'essayiste épargne toutefois Pierre Trudeau et Pierre Péladeau, auxquels il réserve quelques bons mots, malgré tout.

Tranchant, maître dans l'art de la formule qui fait mouche, Vadeboncoeur le portraitiste, tel qu'habilement rapaillé ici par Jonathan Livernois d'après une idée de Jean-François Nadeau, s'impose en moraliste percutant qui se met à la tâche sans complaisance et sans mesquinerie pour faire advenir une idée de l'être québécois affranchi de ses petitesnesses.

louisco@sympatico.ca

### EN QUELQUES TRAITS

Pierre Vadeboncoeur  
Textes choisis et présentés  
par Jonathan Livernois  
Lux  
Montréal, 2014, 172 pages

## Le Canada et la finance clandestine

Alain Deneault trouve des castors cachés dans les paradis fiscaux caribéens

MICHEL LAPIERRE

En 2013, le Consortium international des journalistes d'enquête annonce qu'il détient une liste de plus de 100 000 titulaires de comptes bancaires dans les paradis fiscaux. Aussitôt, le ministre canadien des Finances, Jim Flaherty, part aux Bermudes rassurer le milieu des affaires. Pour Alain Deneault, auteur de *Paradis fiscaux: la filière canadienne*, cela dévoile dans la finance clandestine mondiale le rôle clé du Canada et la nature politique du problème.

Lors de sa campagne de 2008 à la présidence des États-Unis, Barack Obama a vu dans l'immeuble caribéen d'un cabinet d'avocats, qui abrite officiellement 18 800 sociétés, «*ou bien la plus grosse bâtisse du monde, ou bien la plus grande escroquerie liée aux impôts du monde*». C'est là que, dès les années 60, l'Albertain Jim MacDonald «*édifia le paradis fiscal*» des îles Caïmans, rapporta en 1979 le magazine *Canadian Business*.

### Des sous au chaud

Deneault — *Noir Canada: pillage, corruption et criminalité en Afrique, Gouvernance: le management totalitaire* (Ecosociété et Lux) — et les 12 chercheurs qui l'assistent savent que la boutade d'Obama dépeint à merveille une situation occulte pourtant connue de plusieurs chefs d'État. Le poli-

tologue québécois signale que les Caïmans accueillent sur la planète le plus de *hedge funds*, ces fonds d'investissement très spéculatifs et presque pas réglementés qui ont contribué au déclenchement de la crise financière mondiale de 2008.

Le gouvernement de Stephen Harper a conclu, par la suite, avec les Caïmans un accord d'échange d'informations fiscales. Loin de susciter une surveillance accrue des tentatives de fraude, cette entente permet, soutient Deneault, «*aux sociétés du Canada de profiter des largesses législatives*» du paradis fiscal.

Dans les Caraïbes, sous l'égide de Londres, les Caïmans, d'autres territoires britanniques et d'anciennes colonies profitent au Canada depuis longtemps, dès le XIX<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne la Jamaïque. Deneault a l'acuité d'insister sur l'enracinement historique, sous les Tropiques, du laissez-faire financier qui pousse les affairistes canadiens à rivaliser avec ceux des États-Unis. Grâce à nos banques installées aux Caraïbes, le Canada, de concert avec la Grande-Bretagne, a canalisé hors de toute réglementation, dès la fin des années 50, le marché lucratif des eurodollars, ces dollars que les États-Unis avaient versés à l'Europe pour y participer à la reconstruction de l'après-guerre. Il s'agissait, constate judicieusement Deneault, du «*premier pas vers un système financier mondial*», fondé sur la circulation des capitaux sans contrôle étatique.

Pris dans l'engrenage du laisser-faire, le Canada se voit contraint, au nom du dogme de la libre concurrence auquel il adhère, d'imiter les paradis fiscaux qu'il a créés dans les Caraïbes. En 2013, il est le pays du G8 qui impose le moins ses moyennes entreprises. La découverte que Deneault a faite de paradis suspects, où les érables croissent au milieu des palmiers, est d'une portée vertigineuse. L'auteur sera au Salon du livre de l'Outaouais les 1<sup>er</sup> et 2 mars.

Collaborateur  
Le Devoir

### PARADIS FISCAUX: LA FILIÈRE CANADIENNE

Alain Deneault  
Ecosociété  
Montréal, 2014, 394 pages

«*La politique fédérale canadienne prétend lutter contre la fraude fiscale... en la légalisant. La main gauche et la main droite de l'État agissent indépendamment l'une de l'autre.*»

Extrait de *Paradis fiscaux: la filière canadienne*



Jean-Jacques Pelletier

Questions d'écriture

Réponses à des lecteurs

Hurtubise

## Dans la tête d'un auteur

Questions d'écriture  
Réponses à des lecteurs  
Jean-Jacques Pelletier

Hurtubise  
www.editionshurtubise.com

CLAUDE BERTRAND

Confession naïve d'une enfant égarée

CLAUDE BERTRAND

Confession naïve d'une enfant égarée

roman

22 \$

BENOÎT PATAR

Libres propos et controverses

Benoît PATAR

Libres propos et controverses

Les Presses Philosophiques

25 \$

Les presses philosophiques

Michael Delisle

**Le désarroi du matelot**

Prix Hervé-Foulon du livre oublié

978-2-89406-215-9 | 136 p. | 8,95 \$

SODEC Québec

Bibliothèque québécoise offre ses félicitations à Michael Delisle, lauréat du deuxième Prix Hervé-Foulon du livre oublié, pour *Le désarroi du matelot*.

Un écrivain essentiel. Essentiel comme dans «*voix essentielle de notre littérature*».

Jean Fugère, Radio-Canada et membre du jury

livres-bq.com

25 ANS